



TU PARLES, CHARLES CONSIGNY!

Juriste, écrivain, éditorialiste au *Point*, on commence à voir sa jolie bouille dans les émissions de débats sur le petit écran. Né le 14 juillet 1989, Charles Consigny a tout la politique dans le sang. Son grand-père était chef de cabinet de Couve de Murville quand celui-ci était Premier ministre. Son père a fait l'ENA. Lorsqu'en 2011, Charles Consigny croise Christine Boutin sur un plateau de télévision, il intègre son équipe de campagne. Mais ce jeune militant UMP légitimiste, qui se définit comme patriote, et dont les idoles intellectuelles sont Alain Finkielkraut et Renaud Camus, en pince avant tout pour Nicolas Sarkozy.

Par Arnaud Viviant
Portraits Tom TS74

Vous êtes né le 14 juillet 1989, pour le bicentenaire de la Révolution française. Vous avez donc reçu comme tous les enfants de France et des territoires d'outre-mer nés ce jour-là une lettre de François Mitterrand. J'imagine que vous l'avez gardée. Que racontait-elle ?
Charles Consigny. Non, on l'a perdue, cette lettre. Je sais qu'elle a existé un moment, mais elle a disparu. Une lettre assez banale, je crois, félicitant mes parents de cette naissance, rappelant les vertus de cette république, le sang qu'il a fallu verser pour y parvenir, et l'importance des droits énoncés dans la déclaration de 1789. Je pense que c'était quelque chose comme ça...

Cela fait-il quelque chose de se dire : « Je suis né le jour de la fête nationale » ? Qui plus est, le jour du bicentenaire de la Révolution ?
Je ne sais pas. C'est quand même un peu gadget, je ne sais pas si j'en ferai un argument. Est-ce

que cela m'autorise à penser que j'aurai un destin national ? Pas sûr... (*rires*).

Vous venez en tout cas d'une famille assez politique, puisque votre grand-père paternel, Pierre Consigny, était le directeur de cabinet de Couve de Murville lorsque celui-ci était Premier ministre. Il était également maire et conseiller général.

En effet. Mais il a plutôt fait une carrière de haut fonctionnaire qu'une carrière en politique, même s'il allait tous les week-ends dans l'Orne. Il aimait beaucoup ça. Il y allait souvent seul, sans femme ni enfant ni ami. Mais il était moins orienté vers des scrutins que vers des postes. Ensuite, il a été président de la Croix-Rouge, puis président de la Monnaie de Paris. Il a aussi beaucoup travaillé avec la Bulgarie : il était jusqu'à l'année dernière président de l'alliance France-Bulgarie. Avec beaucoup d'empathie, il nous parlait des Bulgares dont il



Charles Consigny en compagnie
d'une oeuvre de Richard Texier

« JE SUIS UN PEU DÉPASSÉ
PAR RAPPORT À MA
GÉNÉRATION, UN PEU
RINGARD, DANS LA MESURE
OÙ JE SUIS TRÈS PATRIOTE. »

s'occupait – parce qu'il essayait de rendre toutes sortes de coups de main là-bas – comme de petits enfants dont il avait la charge. Il est toujours là, toujours très renseigné sur ce qui se passe. Plus que de grandes idées ou de programmes, on parle ensemble des arcanes de la politique, de ce qui se passe en coulisses, parce que ça l'intéresse et que moi ça m'amuse beaucoup. Il a l'avis distancié de celui qui a connu la politique de l'intérieur, même si le monde a beaucoup changé depuis l'époque où il avait prise sur les événements. C'est un homme qui a un vrai sens de l'État, au sens gaullien du terme. C'est en tant que commis ou serviteur de l'État qu'il concevait son métier. Cela s'est assez perdu. Par exemple, il m'a raconté que des industriels l'approchaient fréquemment par des chemins détournés, lui proposaient d'aller chez eux en week-end, lui demandaient s'il n'avait pas envie de les accompagner voir tel match de tennis, tel spectacle d'opéra. Il refusait systématiquement. Aujourd'hui, je ne sais pas à quel politique, à part Eva Joly, il viendrait à l'idée de refuser ce genre de choses. Les députés, on les voit à Roland-Garros, dans des voyages au Qatar, sans que ça leur paraisse contradictoire avec ce qu'ils font. Je lisais récemment dans *M Le magazine du Monde* un grand article consacré aux affaires de Dominique de Villepin, où il semble gagner beaucoup d'argent. S'il revient au pouvoir, la question se posera de ses liens avec un certain nombre de grands industriels ou de commerçants un peu occultes qui entremettent la France avec certains pays étrangers dont les pouvoirs en place sont discutables. Villepin s'affiche avec des types assez louches comme Alexandre Djouhri. Pour mon grand-père, c'est totalement surréaliste. Je le comprends.

À la suite de votre grand-père, votre père fait l'ENA, mais il décide finalement de devenir publicitaire.

Mon père est quelqu'un qui est régulièrement pris de crises. Tous les cinq ou dix ans, il veut tout mettre par terre, changer complètement de vie. On a eu quelques frissons quand il nous a annoncé qu'il voulait devenir professeur de français, qu'il voulait ouvrir un magasin de champignons, une usine de pulls... Finalement, il ne le fait pas parce qu'il a beaucoup d'enfants et qu'il faut les nourrir... Quand il préparait l'ENA, il voulait tout plaquer pour faire autre chose. Ma mère, qui était déjà avec lui à ce moment-là, l'a raisonné, elle lui a dit que c'était une mauvaise idée parce qu'il est bien, quand on est rentré à l'ENA, de finir au moins l'école. Ensuite, il a vraiment passé très peu de temps dans la fonction publique, moins d'un an je crois, parce qu'il avait vraiment – et je pense qu'il est sincère quand il dit ça – des scrupules à être payé par l'État, avec l'argent de la collectivité. Donc il est allé travailler dans le privé, en l'occurrence dans la culture. Mais il n'est pas du tout dépolitisé ; il est très intéressé par la politique mais moins par les coulisses que par les grandes idées. Il est très à gauche, il a voté Mélenchon en 2012 au premier tour et s'est abstenu au second, en considérant que Hollande n'était pas assez à gauche. Aujourd'hui il est très impliqué dans les questions européennes. Il a une conviction parfaitement ancrée que je partage assez : à savoir que, compte tenu des changements impliqués par la mondialisation, il faut désormais passer sans autre forme de procès à une véritable Europe fédérale. Il est donc en train de créer une espèce de mouvement pour la création d'un référendum d'initiative populaire. Techniquement, le référendum d'initiative populaire a été introduit dans la Constitution mais de telle façon qu'il est irréalisable. Subtilité des parlementaires qui veulent évidemment se protéger de ça... Pour qu'un tel référendum soit possible, il faut au préalable avoir un cinquième du Parlement, c'est-à-dire 180 parlementaires, Assemblée nationale et Sénat confondus. Il faut ensuite que la question soit en accord avec toutes les décisions du Conseil consti-

tutionnel. Or le référendum que mon père aimerait proposer, c'est : « Êtes-vous oui ou non favorable à la suppression de l'État français pour tout transférer à l'échelon européen ? » Pas sûr qu'une question qui vise la suppression de la Constitution soit jugée constitutionnelle...

Si votre père vote Mélenchon, en revanche, vous vous situez à droite ; j'ai lu votre blog sur le Point.fr, vos billets sont sans ambiguïtés.

Oui, c'est-à-dire que... il y a plusieurs choses. D'abord je suis un peu dépassé par rapport à ma génération, un peu ringard, dans la mesure où je suis très patriote. Les jeunes d'aujourd'hui, une bonne partie d'entre eux en tout cas, sont totalement « mondialistes ». Victimes de ce que Finkelkraut appelle le « désastre scolaire », ils n'ont reçu aucune forme de culture, c'est-à-dire qu'ils ne connaissent ni la littérature française, ni la peinture, ni la musique, ni l'histoire de leur nation. Qu'on bazarde tout ça, ils s'en foutent : ils ne savent même pas ce qui est en jeu. J'ai l'impression qu'ils ne se rendent pas compte de tout ce qu'il a fallu pour en arriver à la France d'aujourd'hui, c'est-à-dire, sous certains angles, encore le plus beau pays du monde, ou l'un des plus beaux... Un pays où l'on soigne les pauvres, où on peut aller à l'école même quand on n'a pas d'argent, où on est protégés quand on est à l'étranger, où les musées sont gratuits pour les jeunes, où il y a un prix unique du livre, plein de trucs... Et où il y a des lois qui dans la mesure du possible oppriment le fort et protègent le faible. Ils prennent ça pour acquis, c'est là, c'est très bien, mais dans le fond, ils s'en foutent. Je ne sais pas quelle proportion des jeunes d'aujourd'hui prendraient les armes s'il fallait défendre le pays, franchement je m'interroge. Par ailleurs, il y a l'autre partie de la jeunesse, celle qui est cultivée, qui a réussi à traverser le désastre scolaire, soit par tempérament, soit par le fait de la reproduction sociale. Sauf que ceux-là ont désormais une culture mondialisée : ils lisent Murakami, regardent des films allemands, écoutent de la

musique brésilienne. Ils pleurent de joie — ou en tout cas, ils ont un petit enthousiasme — devant les discours d'Obama. Eux aussi sont déracinés, en un sens. Or le savoir enracine. Le savoir fabrique des conservateurs. Résultat : il n'y a plus que des progressistes. Il y a une part vraiment importante de la jeunesse qui ne comprend même pas pourquoi on peut être contre le mariage gay. Moi qui suis homosexuel, j'ai finalement dit que j'étais pour. J'ai réfléchi et je me suis dit : « Bon, faut arrêter ce délire. Le soleil ne va pas arrêter de se lever parce qu'on fera le mariage gay et il y a peut-être même des arguments corrects pour porter cette loi. » Bref, quand on est patriote, on s'intéresse par la force des choses à la vie politique de son pays. En 2007, j'avais 17 ans, et j'ai été totalement galvanisé par Sarkozy, par sa campagne, par son talent oratoire, par l'énergie qu'il dégagait, par les discours qu'il développait sur le thème : « *Ce n'est pas foutu, la France n'est pas finie, on peut se battre, on va le faire si vous m'écrivez, ça demandera des sacrifices...* ». On pensait en gros que les 35 heures seraient supprimées, qu'on aurait une espèce de révolution libérale, mais finalement la crise a coupé court à tout ça... Pour moi qui avais grandi dans la léthargie chiraquienne, tout à coup il y avait du mouvement, tout à coup il se passait quelque chose. Je souscrivais énormément au discours de Sarkozy, à une partie de son discours en tout cas, sur le mérite, sur l'idée que l'on vit de son travail, qu'on est récompensé parce qu'on a travaillé beaucoup, qu'on a pris des risques, etc. Discours libéral à peu près classique. J'aimais bien aussi, c'est peut-être paradoxal, mais je ne crois pas, son côté colbertiste. Ce n'est pas un ultra libéral au sens où le sont les Américains. C'est quand même quelqu'un qui croit qu'un État bien dirigé, soumis à des principes d'efficacité, d'exigence, avec de vrais services publics, un État au sens gaullien du terme, peut faire des choses. Cette espèce d'alliance de libéralisme économique avec une glorification de la

« J'AURAIS BEAUCOUP PLUS DE PLAISIR À DÎNER AVEC NADINE MORANO QU'AVEC LE CHANTEUR RAPHAËL »

France très forte, cela faisait quand même un certain temps qu'on n'avait pas entendu ça. Le discours développé n'était plus celui d'une honte de l'histoire de France, ce n'était plus une repentance, ce n'était plus « la France a les mains pleines de sang ». Quand j'entends par exemple les gens de Saint-Germain-des-Prés dire que la France est un pays xénophobe, je trouve cela insupportable : la France est le premier pays d'Europe en termes d'accueil d'immigrés. Il y a aussi chez moi, je le confesse, une forme de réaction à ce qu'est la gauche aujourd'hui. En particulier dans les médias, toute cette élite, les gens du cinéma, les gens de la littérature, qui évidemment sont de gauche et, parce qu'ils le disent, n'ont plus de travail de pensée, d'argumentation, de conscience à faire, puisqu'ils votent à gauche et que cela suffit à les habiller dans les beaux drapés de la bonté... Cela m'exaspère. Je crois qu'il faut quand même avoir une petite forme de courage intellectuel, réfléchir deux secondes avant de parler, ne pas foncer tête baissée dans ce qui vous assure un regard bienveillant au « Grand journal » puisqu'aujourd'hui, on le sait, le pouvoir est là. J'aurais beaucoup plus de plaisir et d'intérêt à dîner avec Nadine Morano qu'avec le chanteur Raphaël par exemple qui chante « Résistance » d'une façon tout à fait grotesque avec Camille.

Vous êtes encarté à l'UMP. Pour qui avez-vous voté aux primaires ?

J'ai voté Copé. Mais pour la motion gaulliste, celle portée par Guéant, Guaino, Alliot-Marie, etc. Cela faisait un bon contrepoint. Je n'ai pas voulu voter pour la droite forte, qui prétendait être la motion sarkozyste. Bien sûr, le résultat est consternant. Mais j'ai quand même salué la ténacité de Copé dans cette affaire. Cela m'amusait beaucoup, ce type qui prenait le risque de se cramer complètement juste parce qu'il ne voulait pas que Fillon gagne. Et ça ne m'étonnerait pas que l'histoire lui donne raison. En ce moment, je l'entends produire une petite musique sur le thème : « *On ne va* »

« AVEC CHRISTINE BOUTIN,
CELA N'A PAS DURÉ LONGTEMPS,
PARCE QUE TOUT CE QUI POUVAIT
GÊNER SARKOZY ME GÊNAIT »

quand même pas revoter, c'est trop compliqué, ça va coûter trop d'argent, ça va encore nous diviser... ».

Il a fait croire à Fillon qu'ils allaient refaire un vote et il est en train de revenir sur cette idée, on verra bien. Cela m'amuse, cette habileté, comme le côté florentin de Mitterrand a pour moi quelque chose de tout à fait fascinant.

Et Sarkozy ?

Je fais partie des militants qui aimeraient bien qu'il revienne. La droite est très légitimiste et son chef est encore Sarkozy. Quand vous parlez avec des militants de l'UMP, pour eux Copé, Fillon et des plus jeunes, parce qu'il y a des plus jeunes de valeur, Bruno Lemaire ou... Mais je n'en vois pas tellement, non plus... Bref, tous ceux-là c'est rien par rapport à Sarko. Ils veulent Sarko, et tant qu'il ne se sera pas retiré complètement et clairement, son nom ne pourra que planer au-dessus du panier, parce que les militants ont un lien affectif avec lui, un lien de soldat à général si vous voulez. J'ai été dans plusieurs meetings en 2012. Je l'avais fait déjà en 2007, mais en 2012 c'était plus sombre. Même sa musique de campagne avait quelque chose d'un peu terrorisant. Sarko a fait une campagne négative, presque *dark*, limite lugubre. Le Trocadéro par exemple, il faisait moche, les gens étaient tristes... C'était une campagne négative sur des thèmes négatifs ; il ne disait pas ce qui allait se passer de bien, ce qui allait changer positivement. C'était : « Avec ça on arrête, eux on leur coupe les allocs, nos frontières on les ferme, etc. ». Mais ce qui était frappant, c'est que les militants présents se pensaient comme des soldats du général Sarkozy, leur foi était absolument inébranlable, et quoi qu'il eût demandé, ils l'auraient fait. Pour autant, il a fait une campagne très perso, sans associer les ténors de la droite. Du coup, c'était bizarre, on avait l'impression qu'il était tout seul, qu'il était lâché par les siens, alors que c'était lui qui les maintenait à l'écart. Il n'a pas su aussi attraper Hollande qui,

en permanence, lui glissait entre les pattes... Ça m'a beaucoup frappé. Hollande,

j'admire son talent de tacticien, il est très malin, son cerveau fonctionne. En revanche, je n'ai aucune espèce de considération pour lui. Je pense que c'est un type totalement cynique, qui ne croit pas une seule seconde à ce qu'il raconte, qui est persuadé comme beaucoup d'énarques de gauche de détenir une supériorité intellectuelle et morale sur le reste du monde. Les gens se trompent complètement sur lui. À mon sens, c'est un cynique total, un mec radicalement méchant comme s'en sont rendu compte ceux qui ont essayé de se mettre en travers de son chemin.

En ce moment à l'UMP, avant que les primaires reviennent ou ne reviennent pas au goût du jour, c'est la mairie de Paris qui fait débat, entre NKM et Rachida Dati.

Mon cœur balance pour NKM. Rachida Dati a des ambitions qui dépassent complètement son champ de compétences ; c'est une fille très sympathique dont le parcours est admirable mais elle n'a pas le coffre nécessaire pour un poste comme celui-là. Cela dit, NKM n'est pas spécialement trippante non plus, elle ne dit rien qui casse la baraque. Finalement, c'est une progressiste. Éric Zemmour appelle ça la « *bachelotisation de la droite* ».

Venons-en à Christine Boutin. Dans votre livre (*Le Soleil, l'herbe et une vie à gagner*, J-C Lattès, 2011 – NDLR), votre père raconte que vous l'avez rencontrée « par hasard ».

J'ai rencontré Christine Boutin sur un plateau de Paris Première pour l'émission de débat « Cactus » animée par Geraldine Muhlmann. J'étais un peu tétanisé, c'était ma première télé, en direct qui plus est. Boutin a été très gentille, rassurante, prenant ma défense contre Gérard Miller, qui, comme d'habitude, vitupérait. Je déteste Gérard Miller. L'idée qu'il puisse faire des documentaires pour France Télévisions avec de l'argent public m'inviterait



presque à la désobéissance civique. Bref, au début, je voulais juste voir la politique de l'intérieur. Je lui ai donc proposé, à Christine Boutin, de venir comme observateur dans ses réunions, ses déplacements, ses télé. Être là dans un coin à regarder ce qui se passe. Elle a accepté très facilement et comme j'ai vu qu'elle préparait sa campagne présidentielle, j'ai proposé d'être plus actif, j'ai donné quelques conseils. On a ainsi fait des photos un peu à l'américaine, genre femme politique forte, pour qu'elle puisse les diffuser à la presse ; je participais aux réunions de campagne une fois par semaine : c'était très libre, très peu hiérarchisé, chacun parlait, donnait son avis. N'ayant pas de compétences politiques particulières, je me bornais à lui donner des espèces de conseils à la Patrick Buisson, du genre : « *Adressez-vous à l'homme de 50 ans, père de famille, blanc, déclassé, qui a l'impression aujourd'hui, non sans raison, que plus personne ne le défend* ». Mais ça n'a pas duré très longtemps, parce que je suis un vrai sarkozyste et

que tout ce qui pouvait gêner Sarkozy me gênait. Je revois encore Christine de temps en temps. Elle me téléphone parfois quand elle apprécie un de mes papiers dans *Le Point*, et elle n'a pas cherché à me convaincre d'autre chose quand j'ai fait un article en faveur du mariage pour tous.

Vous écrivez aussi que Christine Boutin et vous avez les mêmes ennemis. De qui s'agit-il ?

Comment dire... Moi je respecte ceux qui n'ont pas forcément envie que le magazine *Elle* dicte au Parlement les lois qu'il doit voter. Et aujourd'hui c'est quand même ce qui se passe. Il y a une idéologie qui existe, appelons-la comme on veut, le politiquement correct, le progressisme. À mon sens, c'est une idéologie qui témoigne d'un défaut de travail intellectuel, quelque chose qui ne peut sortir que d'un magazine féminin. J'ai du respect pour les gens qui s'élèvent contre ça. Et je trouve que Boutin a un côté mercenaire dans sa façon de s'élever contre un système très fort qui, en général, se défend soit par la violence, soit par les railleries.